

de Montréal ne se sont pas moins distingués par une conduite toute différente; ils ont fait de la célébration de leur fête patronale une éclatante démonstration de dévouement au pays de leur adoption, pays où de fait ils jouissent d'une prospérité qui ne leur laisse rien à envier à leurs compatriotes émigrés aux Etats-Unis ou dans les autres parties du monde. Après une messe très-solennelle, et un éloquent sermon de M. O'Farrell, jeune prêtre Irlandais de la maison de St. Sulpice, la procession, plus nombreuse et plus brillante qu'à l'ordinaire, a parcouru les rues de la ville, et s'est rendue d'abord à l'Hôtel St. Laurent, où elle a salué S. E. le Gouverneur Général, entouré de ses ministres et de ses aides-de-camp, et qui prononça en cette circonstance l'allocution suivante :

"Messieurs.—Comme représentant de votre Souverain, je vous remercie de ce déploiement de loyauté. J'ai raison de croire que les sentiments de mes compatriotes en Canada à mon égard sont des plus bienveillants (applaudissements). Mais je ne regarde pas cette démonstration comme adressée à moi-même. Je l'accepte comme une preuve de votre loyauté à notre reine et de votre attachement aux institutions du Canada; bien plus, comme une protestation de votre part contre les principes et les desirs d'hommes pervers, dont la conduite déshonore le nom irlandais, lesquels menaçaient de convertir en attaque sur ce paisible et prospère pays un jour pieux consacré à la fête de notre patron national (applaudissements). Par l'accueil que vous me faites ainsi qu'aux paroles que je vous adresse, j'ai lieu de me réjouir de ce que vous savez me comprendre (applaudissements). J'avais déjà la preuve de ces bonnes dispositions de votre part à mon égard. Je pourrais me contenter de citer le fait que le président de la société St. Patrice est le commandant d'un des plus beaux corps volontaires du pays (applaudissements). Cela me prouve amplement que si l'occasion se présentait, et plaise au ciel qu'elle ne se présente point, vous seriez prêts à défendre par les armes vos sentiments de loyauté (vifs applaudissements)."

La procession se rendit ensuite sur le terrain qui a été acquis pour y construire un édifice destiné aux séances de la Société et à d'autres objets liés avec les intérêts de la population irlandaise de Montréal, et elle se dispersa dans le plus grand ordre, après avoir entendu des discours de son président, M. Derlin; de l'hon. M. McGee, ministre de l'Agriculture et représentant en Parlement du quartier Ouest de Montréal, dans lequel domine l'élément libérien; du Maire de la ville et des présidents de différentes sociétés. Le soir, il y eut à la Salle Bonsecours, à l'Hôtel de Ville, une réunion, à laquelle assistaient les ministres. Une foule immense où toutes les classes de la société et tous les éléments de la population étaient dignement représentés, a écouté avec la plus grande attention et dans l'ordre le plus parfait, les discours et les chants patriotiques qui formaient un programme aussi varié qu'intéressant. Somme toute, cette journée, par les calamités qu'elle a contribué à détourner du pays, par l'effet décisif qu'elle aura eu sur le cours des événements, prendra place parmi les meilleures pages de notre histoire.

Même aux Etats-Unis, grâce surtout à l'intervention du clergé catholique, la St. Patrice n'a pas donné au fanatisme rien qui approchât de ses espérances. En beaucoup d'endroits, l'élément révolutionnaire a été formellement et complètement exclu de la célébration, et là où il a pu se faire jour, ses manifestations n'ont rien eu de bien formidable. Rassuré, dans une certaine mesure, par tout ce qui s'est passé depuis une quinzaine de jours, le gouvernement a cru pouvoir donner congé à une grande partie de la force volontaire qu'il avait appelée sous les armes; retenant, cependant, des compagnies aux postes suivants: à Sandwich, Windsor, Sarnia, Chatham, Danville, Port Colborne, Brockville, Prescott, Cornwall, Ottawa, Ste. Anne, Niagara (les deux compagnies du Capt. Cinq-Mars), Phillipsburg, Freleighsburg, Stanstead, Hemmingsford, Huntingdon, Lacolle, Elgier, Franklin, St. Jean, Bedford, St. Armand, Richmond, Melbourne, Durham, Beauharnois, Stottville et à l'Île aux Noix.

Si la grande conspiration féniennne a donné beaucoup de besogne et occasionné une assez forte dépense à notre gouvernement, elle n'a pas été non plus sans inquiéter sérieusement celui des Etats-Unis, qui, tout en voulant donner quelque satisfaction aux passions populaires et ménager les chefs de cette organisation, ne désirait aucunement courir les risques d'une guerre avec l'Angleterre, laquelle, à cause du Mexique, aurait probablement entraîné une autre guerre avec la France.

Cette situation, déjà très-difficile, est encore aggravée par la mésintelligence qui a éclaté entre le Président et le Congrès. M. Johnson, qui, il n'y a guère plus d'un an, était porté à la vice-présidence par le parti le plus acharné contre les Etats du Sud, M. Johnson, dont on considérait l'accession au pouvoir par suite du meurtre du Président Lincoln comme fatale à toute réconciliation, M. Johnson a précisément fait tout le contraire de ce qu'on attendait de lui; il est devenu le protecteur des anciens Etats séparés, et, tandis qu'il reçoit maintenant les félicitations du *Courrier des Etats-Unis* et ceux de la presse modérée, il est honni par les négrophiles et par les partisans de la vengeance politique à outrance. L'acte hardi par lequel il vient d'opposer son veto au projet de loi dit du *bureau des affranchis*, a fait de la scission entre lui et son ancien parti un véritable abîme. On ne parle de rien moins que de déposer le Président, et lui-même, dans un de ses discours, s'est représenté comme étant en danger de subir le même sort que son prédécesseur.

Au moment où nous écrivions, le télégraphe nous apprend que M. Johnson vient de lancer une proclamation qui consacre la restauration de l'Union. Cet acte officiel, en date du deux avril, déclare que la rébellion

du Sud est finie, que l'union est reconstituée d'une manière complète, que tous les Etats sont rentrés dans l'exercice de leurs droits, que la loi martiale est retirée et le droit au bref d'*Habeas Corpus* rétabli dans toute la république.

En même temps, la question des pêcheries, qu'a soulevée de nouveau la cessation du traité de libre échange, expiré précisément au jour si critique de la St. Patrice, et les succès qu'auraient obtenus les partisans de Juárez au Mexique, rembrunissent encore la perspective du côté de l'Europe.

Les deux Parlements de France et d'Angleterre sont tout à la paix et aux réformes politiques; la question de la réforme électorale en Angleterre domine, dans ce moment, toute autre préoccupation, et les dernières nouvelles représentent le sort de la mesure ministérielle comme étant fort compromis et pouvant donner lieu soit à un changement de cabinet, soit à une dissolution du Parlement.

En France, l'Empereur paraît avoir été ému par la désapprobation assez générale qu'ont rencontrée, dans le pays, les déclarations tant soit peu absolutistes que contenait le discours du trône. Malgré que les adresses des deux Chambres aient fait écho à ces déclarations, celle du Sénat plus encore que celle du Corps Législatif, on a remarqué dans la réponse à la première quelques paroles qui indiquaient un retour à des idées libérales, paroles qui ont dû bien étonner les augustes sénateurs, plus impérialistes, à leur insçu, que l'empereur lui-même. C'est ainsi que Louis Napoléon suit sa voie, avec la plus grande habileté, jusqu'aux moindres nuances de l'opinion publique, et surprend, chaque jour, la France et les autres puissances par des actes ou des discours dont on n'avait aucune idée la veille.

Il n'en est point de même de M. de Bismark, depuis quelques années le véritable souverain de la Prusse. Engagé dans une lutte obstinée avec le Parlement, il vient de recourir aux mesures les plus hardies dans la politique intérieure, mesures qu'il espère faire accepter au peuple par l'éclat de sa politique étrangère. Mais l'Autriche, lasse enfin de se voir rejeter au second plan, se demande si elle doit laisser passer toute la confédération germanique sous le joug de M. de Bismark, et, aux dernières nouvelles, on craignait une guerre entre ces deux puissances.

De toute manière donc, et dans les deux mondes, les commencements de cette année 1866 sont des plus menaçants, et nous aurons bien des actions de grâces à rendre à la Providence si quelque grande guerre ne succède point bientôt à celles que l'année 1865 a vu finir en Europe et en Amérique.

L'épidémie, qui sévit en Europe et qui commence même à s'introduire sur ce continent; le choléra, dont on nous menace pour cet été, voilà encore d'autres sujets d'inquiétude.

Nous avons raconté dans notre dernière livraison le décès de M. l'Inspecteur Bruce, mort en adressant la parole aux élèves du collège de Lachute. Un fait de même nature vient de se produire dans la municipalité voisine, à Carillon. Le colonel de Hertel, descendant d'une ancienne famille française, vétéran de nos dernières guerres, adressait dernièrement la parole à une compagnie de volontaires, qui partait pour la frontière. "Mes amis leur disait-il, j'ai longtemps servi mon souverain et mon pays; je suis trop âgé aujourd'hui pour vous suivre; mais mon cœur sera avec vous..." et en prononçant ces nobles paroles, il tomba comme foudroyé et pour ne plus se relever.

Depuis la publication de notre dernière revue, le clergé catholique, qui pleure encore le vénérable supérieur du Séminaire de Montréal, a fait plusieurs autres pertes très-sensibles; ce sont celles de M. Lavoie, ancien chapelain des Dames du Sacré-Cœur; de M. Louis Gingras, ancien supérieur du Séminaire de Québec; de M. Chabot, à qui l'on doit, en grande partie, un de nos plus beaux monuments religieux, la cathédrale des Trois-Rivières, dont il a dirigé la construction; et enfin de M. Bailey, curé de St. Pierre-les-Becquets.

M. Louis Gingras était âgé de 69 ans. Né à Ste. Marie de Ramsay, dans le diocèse de Montréal, il dut son éducation à Mgr. Signay, alors curé de cette paroisse. Ordonné prêtre à Québec le 3 novembre 1820, il fut vicaire de la cathédrale, puis successivement missionnaire à Memramcook, curé de Ste. Foy, de St. Pierre d'Orléans et du Cap St. Ignace. En 1833, il entra au séminaire de Québec, où il a exercé presque toutes les charges importantes; y compris celle de Supérieur.

Cette perte a dû être bien sensible aux Messieurs du Séminaire; M. Gingras était pour bien dire le dernier des anciens, et un très-grand intervalle le séparait de ceux qui restaient après lui. Nous croyons, en effet, qu'aujourd'hui le prêtre le plus âgé de cette maison dépasse à peine sa quarante-cinquième année.

## NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

### BULLETIN DES LETTRES.

— *L'Echo du Cabinet de Lecture* vient de publier une excellente biographie du regretté M. Granet; nous en extrayons les passages suivants, qui, d'un côté, font connaître les travaux et les études de cet homme vraiment distingué, et qui, d'un autre côté, montrent à la jeunesse au prix de quels sacrifices et de quelle persévérance on acquiert la véritable science. Nous nous permettrons de formuler en même temps le vœu de voir livrer à l'im-